3ME ANNÉE—No 12. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 17 SEPTEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

— LA —

Mutualité Française

Société Générale d'assurances mutuelles contre le vol et autres risques.

Conditions libérales.

Primes modérées.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plusgrande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V.... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin
(à responsabilité limitée)
256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

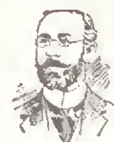
Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

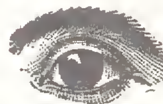


SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'INSTITUT D'OPTIQUE



Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ. LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE DONNE A TOUS LES

DRAGEES RECONSTITUANTES LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS: SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MALLE.

DÉPOSITAIRE. PHCIE LACHANCE. MONTREAL

PRIX 50 CENTS

CAPSULES CRESOBENE

CONSOMPTION

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti.microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Ph'ien 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50cts le Flacon. Monsieur Décary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 12 Samedi, 17 Septembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

LE PANTIN

(Poésie inédite au Journal de Françoise.)

C'était un vieux pantin, frippé, méconnaissable.
Une horreur, mais c'était son jouet préféré,
Car il avait pour lui ce charme insaisissable
Qui souvent fait d'un rien un objet adoré.

Passait-il sur son front une ombre de tristesse ?
De lui conter sa peine il était consolé ;
Il riait de sa mine et lui parlait sans cesse,
Lui montrait les trésors de l'Arche de Noé.

Bref, c'était son ami. De longs jours s'écoulèrent,
L'hirondelle partit et l'hiver arriva,
Mais tandis qu'au jardin les roses se fanèrent,
L'enfant était joyeux, le pantin toujours là.

Cependant l'horizon tout à coup devint sombre :
La mère, avec effroi, remarqua la pâleur
S'étendre lentement, ainsi que fait une ombre
Sur ce visage aimé. Mais, hélas ! la douleur,

Ainsi qu'un noir vautour s'échoua sur sa proie
La lutte fut terrible et fut sourd le bourreau,
Car triompha le mal, et sous sa main qui broie,
On vit ployer l'enfant comme un frêle roseau.

Adieu, rêves, espoirs, vous choses éphémères
Dont s'enivrent les cœurs parfois de courts instants,
Il faut qu'ici tout passe et que pleurent les mères :
Le bonheur et la paix sont des biens inconstants. ..

Cependant le pantin assistait impassible,
Au combat inégal dont la vie est l'enjeu ;
On voyait dans un coin sa défroque risible
Qui semblait un cadavre en un lugubre jeu.

Et l'enfant, autrefois toujours si gai, si rose,
Pâle et triste à présent, jetait un long regard
Vers ce fidèle ami qui semblait tout morose
Que l'on manquat ainsi de soin à son égard.

Et pourtant, quand parfois la douleur faisait trêve
La face du mourant s'illuminait soudain,
En retrouvant encore, comme au sortir d'un rêve
Son pantin qui semblait partager son chagrin.

Mais la mort acheva promptement son ouvrage :
Un matin que le ciel paraissait plus riant,
Une joie angélique éclaira son visage
Et le bel enfant blond mourut en souriant....

....

Combien il était beau sur sa funèbre couche
Avec ses longs cheveux, comme un enfant Jésus !
Le sourire figé par la Mort sur sa bouche
Faisait encore douter que l'ange ne fut plus....

Et l'instant cruel vint où l'on mit dans la bière
Avec de blanches fleurs le petit corps glacé :
L'airain vibrait au loin comme pour la prière,
Et chacun sanglotait de douleur oppressé.

Avant qu'on le clouat entre les quatre planches
La mère déposa sur son front un baiser
Et plaça le pantin parmi les roses blanches :
O spectacle qui fit tous les cœurs se briser !.. .

A l'ombre de la Croix appelant la prière,
Sous le moëlleux tapis du gazon et des fleurs,
Affranchi de la vie et de bien des douleurs,
L'enfant et son pantin repose au cimetière.

J. B. MERCIER.

LA BONNE SAINTE-ANNE

LAURE Conan a écrit : " Au fond de tout cœur canadien, il y a de la tendresse pour Sainte-Anne."

Et quand à cette tendresse viennent s'ajouter le respect des traditions, le culte du passé, l'attachement aux évènements de notre histoire, le sanctuaire de Sainte Anne de Beaupré a tous les titres, non-seulement à notre affection, mais à l'exaltation de notre patriotisme.

"Si vous n'avez visité la côte de Beaupré, vous ne connaissez ni le Canada, ni les Canadiens," "disait l'historien Ferland. Ni sa richesse, cependant, ni l'éclat de ses vastes prairies s'étageant du fleuve jusqu'à la chaîne des Laurentides bordant l'horizon, ne me font oublier qu'avant d'y arriver, nous allons parcourir la côte de Beauport sur laquelle le prologue d'un grand drame s'est autrefois déroulé.

C'était tout le long de ses rives depuis les chutes Montmorency, en revenant vers Québec que bivouaquaient les troupes de Montcalm, quand, par un matin trempé des brumes de septembre, la sinistre nouvelle se répandit de la présence de Wolfe sur les hauteurs des plaines d'Abraham. En un instant, les régiments sont formés et partent au pas de course, sans halte, ni repos, tambours battants et clairons sonnants jusqu'au lieu où l'ennemi a fixé son grand rendez-vous. Et sur les remparts de la ville assiégée, les habitants regardaient douloureux, angoissés, le défilé héroïque, comprenant que l'heure suprême, celle qui devait décider du sort de tout un peuple, venait de sonner....

Jamais mes yeux ne se sont reportés sur Beauport sans que cette scène subl me ne soit revenue à mon imagination ; j'y songe, avec plus de force encore, par cette présente matinée de septembre, au jour précis de son anniversaire, alors que le tramway m'emporte vers Ste-Anne de Beaupré, dans ce décor puissant et la grave beauté des paysages sur lesquels passera tout à l'heure le premier frisson de l'automne.

Et les évocations continuent avec la vue des Chutes Montmorency dont les eaux laiteuses se rougirent plus d'une fois du sang des braves aux jours terribles, où les nôtres dûrent repousser les tentatives fréquentes d'une partie de l'armée anglaise campée sur ses bords.

La lugubre épopée se déroule encore sur la côte de Beaupré, bien que sa luxuriante végétation, les moissons abondantes d'aujourd'hui racontent mal ses ravages et sa désolation passés. Elle fut alors, pourtant si entièrement dévastée par Alexandre Montgomery, un officier de l'armée de Wolfe, que detoute la contrée, le seul édifice resté debout fut la petite église de Sainte-Anne — la bonne Sainte-Anne du Nord, comme on l'appelait même alors.

Combien il devenait cher à tous les cœurs, le monument qui avait vu s'accomplir tant de merveilles et demeuré le témoin de tant d'évènements ! Pourtant des mains brutales eurent le triste courage de le démolir en 1878. Il comptait alors plus de deux cents ans d'existence.

Quelle rage de destruction souffle donc sur notre pays ! et comme le culte des vieilles reliques y tient peu de place. Prenons garde ! Les choses trop neuves, dans un siècle, où l'on oublie déjà trop vite ne disent rien à l'âme et la vieille foi suivra de près les vieux temples qui s'en vont.... Rappelons-nous-le avant qu'il ne soit trop tard.

La Basilique actuelle de Beaupré, élevée avec le secours des offrandes envoyées de toutes les parties du Canada, est un monument d'imposante apparence, et, a surtout le bon goût d'être précédé d'un parvis enchanteur. Longtemps, il a retenu mes regards perdus dans la contemplation de ses parterres fleuris, de ses pelouses soignées et de ses ombreuses allées.

A ce moment, dans la saison, où la nature est à l'apogée de sa gloire, la plume peut difficilement décrire la beauté de ce jardin d'église, où dans une atmosphère recueillie et pénétrante, les fleurs mêmes parlent un langage de prière.

Déjà l'âme, s'imprégnant de la solitude et du calme qui règne sur ce coin privilégié, subit la prépara ion nécessaire avant de pénétrer dans le sanctuaire de la grande thaumaturge.

Au seuil même de l'église, avant que de s'avancer plus loin, des pyramides de béquilles, de cannes, d'appareils chirurgicaux de toutes sortes, attirent l'attention des visiteurs. Le cœur se serre en présence de ces misères humaines, mais, ils ont été guéris ceux qui ont laissé là, ces enseignes de leurs infirmités et l'on n'ose plus s'attendrir.

Je songe pourtant à ceux qui n'ont pas été miraculés. Non, Sainte-Anne ne les a pas laissés partir sans leur infuser la résignation dans leur vie de sacrifice, et n'est-ce pas être guéris que d'être consolés ?

Parmi ces instruments de l'infirmité physique, j'aperçois un singulier ex-voto. C'est une fiole de remède, aux trois quarts remplie, déposée, là, près d'un faisceau de béquilles. L'étiquette adhère encore au verre de la bouteille ; on peut y lire le numéro d'ordre de l'ordonnance, le nom du pharmacien chez qui elle a été prise et celui du médecin qui a dicté la prescription. En dépit de la gravité du lieu, je ne puis m'enpêcher de sourire. Evidemment ce n'est pas une réclame dictée par la vanité humaine; Sainte-Anne seule est responsable du démenti donné ici, à la science de la mé ecine.

Près de la balustrade de communion, tout en haut de l'allée centrale, se dresse, sur une colonne monolithe en onyx mexicain, la statue miraculeuse dont tous les pèlerins viennent implorer l'intercession et le secours.

Son front est ceint de la couronne d'or et de pierres précieuses déposée par le Cardinal Taschereau, de regrettée mémoire, au nom de Léon XIII.

Autour de son image encore, se voient de touchants témoignages de foi et de reconnaissance. L'église est presque déserte, — ce n'est l'heure d'aucun pèlerinage, cependant des centaines de cierges, dons de ceux qui sont venus à une heure plus matinale, brûlent autour de la thaumaturge. Leur éclat jette des lueurs vives jusque sur les tablettes de marbre aux inscriptions en lettres d'or, jusque sur la multitude de cœurs d'or et d'argent qui plaquent les murs de chaque côté. Ils illuminent encore, les petits cierges, de clartés très douces, la figure si radieusement maternelle de la sainte. En la contemplant, la conviction se forme dans l'esprit qu'elle a vraiment mérité le vocable populaire qu'on lui a donné et, sous l'action d'une poussée toute intérieure, ces mots montent aux lèvres : *O bonne Sainte-Anne....*

La Basilique de Beaupré est trop bien connue pour que j'en tente la description. Je ne saurais pourtant, quitter son sanctuaire, sans parler de sa décoration de fleurs naturelles, parure la plus belle qu'il soit possible d'imaginer.

Tout autour du maître autel, des campanules à longues tiges en forme de quenouilles, se couvrent de fleurs blanches et mauves et forment une auréole dont je renonce à vous décrire l'effet.

C'est du milieu de cette théorie de couleurs chastes et délicates que s'élèvent, le tabernacle et la coupole de marbre aux blancheurs transparentes ; le coup d'œil en est ravissant.

Oh ! que cette exposition florale est belle et qu'elle est bien à sa place dans une église !

Pourquoi ne voit-on pas autour des tabernacles, des fleurs, des feuilles naturelles. Rien d'autres. Ces vulgaires imitations poussiéreuses de lis et de roses, devraient, sans pitié, être bannies d'un lieu où " devant la réalité, toute image doit s'effacer. "

Ne partons pas de Sainte-Anne sans avoir été visiter, à la sacristie, le Trésor des reliques historiques.

C'est là que se trouve la première statue de Sainte-Anne, au Canada, apportée de France sur ces rives, en 1661. Elle est en bois doré, dans le style du XVIIe siècle. Placée dans une niche, au-dessus du portail de la vieille église, elle y demeura près de deux cents ans.

A côté de la *saincte ymaige*, comme on disait au temps jadis, est la chasuble en tissu d'or, d'argent et de soie, donnée à ce sanctuaire par la reine Anne d'Autriche, à l'occasion de la naissance de son fils Louis XVI Ce royal vêtement est encore en excellent état de conservation.

Parmi les autres reliques, je remarque encore un crucifix en ivoire, datant de 1663, un reliquairede Sainte-Anne — le premier au pays, apporté en 1670, par Monseigneur de Laval, — un ostensoir en vermeil, datant de 1667, lequel envoyé à Paris, il y a quelques années, pour être réparé, sut attirer l'attention par sa valeur intrinsèque et son mérite artistique.

Au milieu de ces précieux restes d'un temps qui n'est plus, ce qui me fait le plus de plaisir à admirer, c'est, — un souvenir *canadien*, celui-là,—le crucifix d'argent massif présenté à Sainte-Anne par notre *pays*, le héros d'Iberville. Sur la relique, sont gravés ces mots : *Donné par d'Iberville, en 1706.*

D'Iberville, ton nom est donc buriné partout : dans les pays que tu as découverts, sur le socle en pierre des monuments, sur les pages de notre histoire et les croisillons d'un crucifix !...

Ma dernière station, et non pas la moins agréable, avant de reprendre le convoi qui va me ramener à Québec, sera pour la Chapelle commémorative, construite sur l'emplacement et avec les matériaux,—dit on – de l'ancienne église. Ce n'était vraiment pas la peine alors de la détruire.

Cette réparation à un acte de vandalisme inconcevable, bien qu'incomplète n'est pas dépourvue d'intérêt. Tous les objets que renfermait la vieille chapelle ont été reportés ici. A l'extérieur, c'est le même antique clocher ; à l'intérieur, même autel, mêmes statues, mêmes tableaux, même ornementation, le tout style du dix-septième siècle. Certes, ces antiquailles sembleraient presque modernes à l'Européen habitué aux souvenirs tant de fois séculaires, mais elles sont précieuses pour nous puisqu'elles nous parlent de nos origines et nous rappellent ces premiers temps, ces temps " héroïques " de notre Canada. Les tableaux de la vieille chapelle, voilà surtout ce qui frappe et retient la curiosité du visiteur.

Au premier plan, tout au fond du petit sanctuaire, est placé l'ex voto du marquis de Tracy. Il remonte à 1666. Ce tableau, peint par Lebrun est, par son ancienneté et la célébrité de l'artiste, d'un prix inestimable.

La toile représente Sainte Anne faisant l'éducation de la Sainte Vierge. Aux pieds, le marquis et la marquise de Tracy sont représentés, en habits de pèlerins, dans l'attitude de la supplication. Les armes du vice-roi de la Nouvelle - France sont dessinées au bas du tableau. Ce don a été fait à Sainte Anne pour accomplir un vœu fait par le pieux vice-roi au moment où il était menacé de périr dans un naufrage.

Le tableau à droite de l'autel a été présenté par Mlle Marie-Anne de Bécancour, fille du baron Robineau de Bécancour, seigneur de Portneuf, avant d'entrer au monastère des Ursulines de Québec, pour se consacrer à Dieu.

Marie Anne de Bécancour y est elle-même représentée agenouillée devant Sainte Anne et la Sainte Vierge, les mains jointes et la figure doucement suppliante. Sa robe tombe gracieusement autour d'elle en plis abondants, et sur sa tête fine et blonde est posé un coquet bonnet de dentelle.

Pourquoi cet ex-voto de Marie-Anne de Bécancour ? L'histoire ne nous le dit pas, parce que l'histoire ne raconte pas souvent les luttes intimes ou les chagrins du cœur... Mais j'ai l'intuition que Marie-Anne de Bécancour, un jour, eut à implorer de Sainte-Anne une faveur qui ne pouvait être ni la beauté, ni la richesse, ni le charme d'être aimée, puisqu'elle avait tous ces dons... Et je me sens émue à la pensée d'une douleur, d'autant plus vive peut-être qu'elle est demeurée inexprimée.

Plusieurs des autres toiles suspendues aux murs de la petite chapelle attestent plutôt la reconnaissance et la piété des donateurs que l'habileté du peintre. N'importe, il fait bon les voir ici ces témoignages

naïfs et éloquents de la foi de nos pères.

Le culte de Sainte Anne a inspiré les poètes ; chose étonnante, c'est surtout en langue anglaise que la grande patronne du Canada est chantée.

Thomas Moore, le barde irlandais, lui a consacré *A Canadian Boat Song*, et parmi les autres poètes dont les poèmes méritent une mention spéciale, je ne relève que des noms anglais.

Une femme signe une pièce de poésie du nom français de Gertrude Ménard ; mais elle a pour titre *The Bells of Sainte Anne*, et est écrite entièrement dans la langue de Shakespeare.

La traduction en a été faite dans *Madame Saincte Anne*, hagiographie remarquable et savante écrite par le R. P. Charland, et je me permets de la reproduire pour terminer cet article, sachant que le charme poétique et suavement pénétrant des strophes plairont à tous :

"Voilà que de leur vieille tourelle grise—Où se réfugient les hirondelles au déclin du jour,—Les douces envolées des cloches du soir, — S'en vont ottant parmi le parfum de la nuit. — Leur musique chantée d'une voix vibrante traverse les ombres comme une flamme, — Et, à l'entendre, la terre assoupie se réveille joyeuse, — Pleine d'amour pour celle qu'on lui nomme :

"" Sainte-Anne ! " disent les voix moëlleuses :

" Sainte-Anne ! " " La bonne Sainte-Anne !"

" Sainte-Anne !"

" Sur le gazon qui s'étend jusque là-bas dans la nuit noire,—Des gouttes de rosée font poindre de pâles reflets ; Puis l'une après l'autre, elles tombent comme des larmes—Au moindre souffle qui passe dans l'ombre. — Et tandis que, d'une touffe enchevêtrée d'herbes soyeuses et jaunies—Une dernière grive solitaire module sa dernière chanson,—Une fois encore, les cloches fidèles répètent leur sainte mélodie : — " Sainte-Anne, " se disent-elles l'une à l'autre : " Sainte-Anne, " " La bonne Sainte-Anne ! " Sainte-Anne ! "

"Au loin le fleuve déroule sa nappe immense, - Et la marée montant rapide et blanche,—Noie les roseaux le long du rivage où, bientôt, la dune de sable aussi va disparaître. — L'air s'emplit d'une vague tristesse,—Et la nuit s'avance comme une chose de malheur.— Et là-haut, dans leur guérite, tranquillement,—Les cloches se balancent, plus douces et plus lentes : —" Sainte-Anne ! " murmurent-elles de leurs notes mourantes : —" Sainte-Anne ", " la bonne Sainte-Anne "— " Sainte-Anne ! "

Ne vous avais-je pas dit que c'était délicatement mélodieux ?

FRANÇOISE.

Notre nouveau Feuilleton

Nous commencerons avec le premier numéro d'octobre, la publication d'un roman excessivement attachant et qui ne manquera pas de captiver l'intérêt des lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE. *Tous les feuilletons de notre journal sont scrupuleusement triés sur le volet et nous offrons à nos abonnés non seulement une littérature de la plus haute moralité, mais encore d'un goût sûr et délicat.*

Bibliographie

"*Les Contemporains*", revue hebdomadaire illustrée, de 16 pages in-8. Abonnement ; un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10 Spécimen sur demande. Biographies parues en août 1904 : Macaulay, Nicolas Baudin, navigateur, George IV, roi d'Angleterre, Martignac. Biographies à paraître en septembre 1904 : Prince Jules de Polignac, Mgr d'Hulst, Amiral Hamelin, La Harpe.

Toujours le Sonnet d'Arvers

A la directrice du " Journal de Françoise."

Ma chère Directrice,

En feuilletant mes recueils je retrouve le sonnet d'Arvers avec deux réponses dont l'une a été publiée précédemment par M. Fréchette dans votre revue. Je donne avec plaisir la seconde à vos lecteurs, si vous croyez que cela puisse les intéresser. Malheureusement, elle n'est pas signée.

Mon cher, vous m'amusez quand vous faites [mystère
De votre immense amour en un moment [conçu
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire
Avant qu'il ne fut né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et vivant près de moi vous croire solitaire ?
De vous il dépendait d'être heureux sur la [terre
Il fallait demander et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et [tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin sans [entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas.

Forcément au devoir on reste alors fidèle,
J'ai compris, vous voyez, ces vers tout remplis d'elle,
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne com- [preniez pas...

A mon tour, me permettrez-vous la fantaisie suivante Je dis *fantaisie* car son sens est purement occasionnel et n'implique d'autre désir que celui de décalquer à nouveau le fameux sonnet.

J'avais un doux secret et j'en faisais mystère
Un amour trop réel en un beau jour conçu
Survint l'heure fatale où j'aurais dû le taire,
Mon tort et mon regret, c'est que vous [l'ayiez su.

Vous auriez donc voulu passer inaperçu.
Toujours sur mon chemin, élégant solitaire,
Pour avoir transgressé une loi de la terre
Le mot que j'espérais, je ne l'ai point reçu.

La femme a donc contre elle un cœur parfois [trop tendre,
Malheur ! si son aveu se fait trop tôt [entendre,
Elle voit " l'oiseau bleu " retourner sur ses [pas.

A son vain souvenir, elle sera fidèle,
Et voyant fuir son rêve à jamais si loin [d'elle,
Elle mordra son pouce .. et ne se plaindra [pas.

MYTHE.

La Femme du XVIIIe Siecle

Il existait au XVIIIe siècle, entre les femmes et les gens d'esprit, une alliance très heureuse et d'ailleurs toute naturelle qui donnait aux salons un charme particulier, dont ceux d'aujourd'hui ont appris un peu trop semble-t-il, à se passer.

Dans ces salons, la femme regnait, par droit de conquête et par droit de naissance, et il faut reconnaitre que jamais royauté n'a été aussi absolue et aussi douce.

La femme avait, à cette époque, on s'en doute bien, quelques défauts, mais elle savait les rendre, comme aujourd'hui, fort agréables, beaucoup plus même que ses qualités. On ne l'avait pas trop émancipée pour son bonheur et pour le nôtre. La politique et la philosophie—deux sciences auxquelles personne n'a jamais rien compris—la laissaient fort indifférente. Elle s'en amusait, sans les prendre au sérieux, et je crois qu'au fond, sans l'avouer toujours, elle s'intéressait à la couleur d'un ruban beaucoup plus qu'à la chute d'un ministre ou à l'éclosion d'un académicien. Fût-il signé d'un nom célèbre, un livre ennuyeux ne lui semblait jamais amusant. Elle préférait hardiment ce qui lui plaisait et l'avouait sans détour. S'il lui arrivait quelquefois d'écrire, par désœuvrement ou par vanité, elle aimait mieux se passer d'orthographe que d'esprit. C'était un usage du temps.

Et ici une question se pose dont la gravité n'échappera pas aux lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE. Les jolies femmes d'autrefois l'étaient-elles autant que celles d'aujourd'hui, en admettant, bien entendu, que la chose soit possible? Je crois qu'elles l'étaient moins et le paraissaient davantage. Beaucoup d'entre elles—une sur quatre, pour être précis,—étaient marquées de la petite vérole; mais la poudre dissimulait cette imperfection. Elles avaient toutes, comme aujourd'hui, d'ailleurs, le plus vif désir de n'être pas laides—parce qu'une femme laide, dit un auteur du temps, est un être qui n'a point de rang dans la nature ni de place dans le monde. Cette théorie est assez discutable, mais, pour plus de précaution, et afin de ne rien leur enlever de la confiance dont elles ont besoin, la Providence a voulu que toutes les femmes se croient belles.

Elles savaient user, au XVIIIe siècle, avec un art exquis, non seulement de la poudre qui adoucit les traits, mais aussi du noir pour les yeux, du rouge pour les joues et les lèvres. Elles arrivaient ainsi à avoir l'éclat de ces admirables poupées que des ouvriers habiles colorient avec tant de goût. On demandait à un Anglais de passage à Paris ce qu'il pensait d'une femme citée pour sa beauté: "Je ne me connais pas en peinture, répondit-il."

La toilette était un hymne à l'amour et on en pourra juger par celle que portait la Duthée, en 1786, à un bal de l'Opéra.

L'aimable actrice, qui était d'ailleurs d'une sottise extrême, avait arboré une robe *soupirs étouffés*, ornée de *regrets superflus;* au milieu un point de *candeur parfaite,* garnie de *plaintes indiscrètes;* des rubans en *attention marquée.* Les souliers *cheveux de la reine,* brodés en diamants *en coups perfides* et les *venez-y voir* en émeraude. Elle était frisée en *sentiments soutenus,* avec un bonnet de *conquête assurée* garni de *plumes volages* et de rubans *d'oeil abattu.* Un chat sur le col de couleur de *gueux nouvellement arrivé* et sur les épaules une médicis montée *en bienséance* et un manchon *d'agitation sentimentale.*

Ce manchon d'agitation sentimentale en dit plus sur les excentriques du XVIIIe siècle que toutes les études

Saint-Paul assure que Dieu punira en les rendant chauves (je crois qu'il était chauve lui-même) les femmes qui portent de faux cheveux; mais il n'avait pas prévu les coiffures *emblématiques* du XVIIIe siècle. La mode exigeait qu'on dégarnit deux ou trois têtes pour en orner une seule, pour y élever des monuments, y dessiner des paysages, y planter des jardins fruitiers. "Je vous ai déjà marqué à la date du 4 novembre 1775, écrivait un nouvelliste, que nos femmes ornaient leurs coiffures de l'imitation de toutes sortes de plantes, et qu'en étudiant un peu les bonnets qui se sont faits depuis un an, on pourrait devenir botaniste passable.

Ce fut un événement bien parisien lorsque la duchesse de Lauzun se présenta chez Mme du Deffant avec cette coiffure incomparable dont voici la description. Abritée par une pyramide de cheveux, une petite mare formée par une glace. Sur le bord, quelques canards (veuillez croire que cette histoire n'en est pas un) avec un chasseur à l'affût. Sur le sommet un moulin avec sa meunière et, un peu plus bas, le meunier sur son âne. O jour ineffable! Ce jour d'ivresse et de triomphe que celui où une femme sensible, désireuse de ne pas passer inaperçue, pouvait paraitre dans un salon avec un decor d'opéra comique sur la tête! Et remarquez bien qu'un chef-d'œuvre de ce genre ne coutait guère que cinq ou six cents francs.

Pour donner un libre passage à ces monuments ambulants, il avait fallu bien souvent hausser les portes des salons. Dans les voitures, les femmes étaient obligées de s'agenouiller ou de mettre la tête à la portière. Les panaches, qui étaient à la mode sous le règne de Louis XVI, s'élevaient à une hauteur prodigieuse et bravaient les railleries du public.

Mais la plus grande qualité de ces femmes d'autrefois c'était d'avoir le culte de l'esprit, et l'esprit le leur

rendait bien. Il était à leur égard, en dépit des apparences, d'une inépuisable galanterie. Les savants eux-mêmes—les pires des savants, les mathématiciens—ne se croyaient pas dispensés d'être aimables, mais ils l'étaient scientifiquement, comme Lalande, qui appelait une de ses amies: "le sinus de grâces et la tangente des cœurs."

Dans ces salons du XVIIIe siècle, où les sots ne restaient guère parce qu'ils s'y ennuyaient, on causait pour le plaisir de causer, avec délices, et on pratiquait cet art qu'on a dit avec raison le plus difficile et le plus rare, l'art d'écouter. Jamais la conversation n'a été aussi en faveur qu'à cette époque privilégiée: "la conversation, chose si superflue et si nécessaire, où les uns ne disent pas toujours ce qu'ils savent et les autres ne savent pas toujours ce qu'ils disent."

Le sujet préféré était naturellement l'Amour, non pas celui qu'on a inventé plus tard, tragique, déclamatoire et qui semble avoir mis un crêpe à son carquois, mais cet Amour léger, capricieux, souriant, et assez fade, que tous les poètes du temps ont chanté et que Boucher et Fragonard représentent avec des ailes de papillon.

La Femme, dans ce siècle heureux, aime l'amour, et tout autour d'elle le lui rappelle: le roman qu'elle lit, le clavecin sur lequel elle chante, d'une voix attendrie, des romances naïves, les tableaux qui égayent son salon et l'éventail sur lequel elle a fait peindre un berger élégant qui soupire sur sa flûte aux pieds d'une bergère attentive et émue.

Il suffit de lire les journaux du temps pour constater avec quel excès les *problèmes de sentiment* étaient à la mode. En voici un qui pourra donner une idée des autres. Un journal de l'époque proposait à ses lecteurs et surtout à ses lectrices cette doucereuse énigme:

"La bergère Lyse, placée entre deux soupirants rivaux, Hilas et Coridon, prend un bouquet qu'elle avait sur son sein et le met au chapeau de Coridon. Ensuite elle prend un bouquet qu'Hilas avait à son chapeau pour le placer sur son propre sein. On demande lequel des deux soupirants est en droit de se croire le plus favorisé."

La question est délicate et je la livre, sans grand espoir, aux méditations des psychologues. Une des lectrices de ce journal répondit, qu'à son avis, Lyse préférait les deux bergers pour n'en décourager aucun.

La vie de salon, si artificielle, si puérile au fond pour les âmes vigoureuses, elle remplit tout le XVIIIe siècle et le caractérise. L'esprit est étincelant, l'amabilité exquise et, comme il convient à des gens de bonne compagnie, on ne montre de soi-même que ce qui peut amuser et plaire.

On y trouve le duc Mathieu de Montmorency, le comte Louis de Narbonne, le duc de Ségur et le chevalier de Boufflers.

Parmi les habitués du salon de Madame de Sabran, le chevalier de Boufflers est le plus aimable. Spirituel sans trop de malice et galant sans trop de fadeur, il consacre à l'Amour ses dernières chansons comme il lui consacre les premières. Aucun sujet ne lui parait plus riche et, dans une pensée charmante, il nous explique pourquoi: "il y aura toujours quelque chose à dire des femmes, tant qu'il en restera une sur la terre."

Reine d'un salon à demi aristocratique, la comtesse Fanny de Beauharnais, jadis "belle et poète," reçoit dans son hôtel de la rue de Tournon une société un peu mêlée. Quelques grands seigneurs s'y fourvoient, mais on y rencontre surtout des gens de lettres de troisième ordre: Babant Saint-Etienne, Sébastien Mercier, qui serait, assure-t-on, un bon écrivain "s'il ne manquait pas de talent, d'esprit et de goût," et le chevalier de Cubières, qui va devenir le citoyen Cubières et, après avoir chanté les grâces de Chloé, célébrera les vertus de Marat.

Chez Mme de Beauharnais on médisait beaucoup mais on faisait assez maigre chère. Un des anciens familiers de la maison, le comte de Lauraguais, trouvait la compensation insuffisante, malgré sos humeur satirique: "Je suis las, disait-il, de manger mon prochain sur du pain sec."

Un salon rival, celui de Mme Necker, représente en 1789 le monde où l'on s'ennuie. Des ministres, des diplomates s'y rencontrent avec le musicien Grétry et le poète Marmontel, avec le chevalier de Parny, qui passa sa vie à chanter Eléonore et finit par l'épouser. Thomas est l'homme de génie de la maison. Thomas admire Necker et Mme Necker admire Thomas qui écrit, dit-elle "tantôt comme Bossuet, tantôt comme Tacite."

Souvent malade, sujette à des tremblements nerveux quand elle reste trop longtemps assise, Mme Necker s'ingénia à être aimable mais elle le fut avec lourdeur et préméditation.

Tandis qu'avec un pédantisme qui n'est pas de son siècle mais du nôtre, Mme Necker disserte en compagnie de femmes qui lui ressemblent, sa fille se consacre aux hommes et discute avec eux sur la passion et le sentiment: sujet délicat où elle se complaît et que son peu de beauté semblerait devoir lui interdire. Celle qui va devenir Mme de Staël, et à qui il ne sera jamais pardonné d'avoir écrit Corinne, a vingt-trois ans en 1789. Sa vivacité est inquiétante, son esprit beaucoup trop libre pour une jeune fille—une jeune fille de ce temps-là—et elle s'en rend parfaitement compte: "A quoi me servirait-il, disait-elle, d'être laide, si je n'avais pas le droit de parler comme un homme?"

Pour avoir une idée de la transformation de la femme dans les dernières années du siècle, on peut prendre comme exemple une des grandes salonnières du temps, Mme de Genlis.

Sous l'influence de Rousseau, la sensibilité était à la mode et on l'étalait avec une exagération qui en démontrait suffisamment le côté efficace.

Dans ces coiffures appelées "poufs au sentiment" et qui leur servaient de commodes portatives, les femmes plaçaient les portraits des êtres qui leur étaient le plus chers: leur père, leur mère, leur serin, leur épagneul et quelquefois aussi leur mari.

Elles portaient des robes à la Jean-

Jacques "analogues aux principes de cet auteur." Pour comprendre et surtout pour expliquer l'analogie qu'on pouvait établir entre le citoyen de Genève et une robe, il faudrait unir la pénétration d'un psychologue au savoir d'une couturière. J'aime mieux me déclarer incompétent.

Toutes les grandes dames se croyaient obligées, pour se conformer à l'usage, d'avoir des *amies de coeur* à qui elles disaient d'une voix traînante "des choses sensibles." Elles se pâmaient, s'évanouissaient au moindre pretexte. Dans les *diners de bienfaisance*, offerts à quelques pauvres choisis, elles faisaient étalage de bons sentiments et, quand on représentait un drame larmoyant de Diderot ou de Mercier, elles sanglotaient d'avance. Le désir de suivre la mode les transformait en urnes lacrymatoires.

Cette sensiblerie déclamatoire, qui peut fort bien aller avec une grande sécheresse de cœur, on la trouve poussée à l'excès chez Mme de Genlis, dont toute la vie n'a été qu'une longue et ennuyeuse comédie.

La pauvre femme ajoutait à tous ses ridicules celui de jouer de la harpe et, quand elle reçut, en 1770, à la mort de Mme de Custine, la harpe qui avait appartenu à cette amie: "Je me promis, dit-elle, de ne jamais y jouer que des adagios et des romances plaintives."

Gouvernante du duc de Chartres, elle le faisait conduire à l'école de natation pour apprendre à sauver les gens qui se noient.

En 1789, Mme de Genlis, l'âge aidant, était devenue prude, mais elle était restée sentimentale. La duchesse d'Orléans lui envoyait un anneau avec ces mots indiqués par des initiales; "Vous savez combien vous m'aimez, mais vous ne pouvez savoir combien je vous aime." Elle répondait immédiatement par un autre anneau figurant un ruban avec un nœud: "Impossible à dénouer."

C'est ainsi qu'à la fin du XVIIIe siècle, les petits anneaux entretenaient l'amitié.

Mme de Genlis, au moins par certains côtés, marque la transition entre le siècle qui finit et celui qui commence. Elle est déjà la *femme Empire.*

La grâce et la légèreté du siècle s'étaient mieux conservées en province. C'est là, même à la veille de la Révolution, qu'on peut se représenter, d'après les gravures du temps, le cadre d'un salon mondain.

Les meubles ont cette élégance un peu maniérée qui caractérise cette aimable époque. Les fauteuils arrondis sont recouverts de soie bleu clair à décor de fleurs. La console en bois doré est encombrée de potiches. Une boite en émail de Saxe y est posee, simulant une enveloppe de lettre sur laquelle on peut lire:

"A Monsieur, Monsieur l'Eveillé, aussy sensible que volage, à Dresde." et au-dessous:

"Votre belle vous croit volage et c'est de quoy elle enrage."

Sur la cheminée de marbre blanc de petits Amours, au regard mutin, caressent des colombes, et cette pendule ne semble faite que pour sonner l'heure du berger. Un paravent de couleur claire forme dans la pièce trop grande un coin d'intimité: il abrite le fauteuil où la vieille marquise, son bichon à ses pieds, sommeille sur sa broderie.

Pastels à demi fanés dans leur cadre d'un or terni, de grandes dames sourient avec grâce en respirant une rose emblématique et c'est le même sourire, peint et artificiel, qu'on voit sur les lèvres minaudières de toutes ces jolies femmes qui remplissent le salon de leur caquetage d'oiseaux. Elles ne savent pas toujours ce qu'elles disent, mais elles le disent si bien!

Simplement vêtues, pour suivre la mode, elles portent des robes à l'anglaise, de tulle ou de linon, égayées de quelques fleurs. Elles sont coiffées "à l'enfant" d'un chignon plat terminé par une boucle et elles ont au coin de l'œil une mouche, pour faire ressortir l'éclat de leur teint.

Un peu à l'écart, à demi cachée derrière l'éventail dont les coups d'aile semblent accompagner les battements de son cœur, une femme qu'on dirait échappée d'un tableau de Greuze, écoute, avec un plaisir coupable mais extrême, les aimables fadeurs d'un petit maître penché sur son fauteuil. C'est un roman d'amour dont ils écrivent la préface et qui ne sera pas trop long. La Révolution va troubler toutes ces idylles. Il faut se hâter de vivre et d'aimer.

Dans un coin du salon et devant une des fenêtres se dresse l'épinette sur laquelle un Watteau de province a peint un berger, sa bergère et quelques moutons enrubannés, dans une guirlande de fleurs.

L'épinette est un piano modeste. On l'entend à peine et les mélodies qu'on y joue ont un charme discret. Les musiciens ne sont encore ni des professeurs d'algèbre ni des batteurs de cuivre.

Les danses qu'on accompagne sur cet instrument peu bruyant, peu encombrant et de bonne compagnie, sont gracieuses mais compliquées.

Pour briller dans un rigaudon, un menuet ou une gavotte, il faut avoir des qualités de grâce, d'élégance et de distinction qu'on ne rencontre guère chez un sot. Un bon danseur doit être doublé d'un homme d'esprit.

Lorsque la conversation languit et qu'on a assez médit du prochain, l'épinette, d'une voix grêle et chevrotante, fait entendre, pour sauver la situation, un air de Grétry ou de Dalayrac. Dérangé dans son sommeil, Croquet—c'est le petit chien—aboie avec fureur. Le salon s'anime et s'égaie.

Au milieu d'un nuage de poudre de riz, les habits chamarrés d'or, brodés de soie, frôlent les toilettes claires, semées de roses. C'est comme une écharpe multicolore, de satin et de velours, qui se déroule sans fin. Les couples passent, repassent, se mêlent dans des circonvolutions gracieuses où se révèlent tout l'esprit, toute l'élégance du siècle. Et cette danse, exquise pantomime jouée par des acteurs charmants, si aimable, si expressive, elle n'interrompt pas à vrai dire la causerie: elle la continue avec plus de grâce et de liberté.

Un Liseur

LE COIN DE FANCHETTE

Le Coin de Fanchette

GRAND bonjour à mes correspondants et mille regrets pour mes retards, mais vous étiez avertis, n'est-ce pas ? ce qui ne m'a pas empêchée de penser à vous en *farnientant* aux bords de la mer grande. Aujourd'hui, en reprenant les lettres arrivées durant mes vacances, par ordre de date, je dirai à *Curieuse* qu'il ne m'est pas possible de lui donner ce qu'elle demande avant quelques mois encore. *Fleur des Bois* trouvera les monologues qu'elle souhaite à n'importe quelle librairie de Montréal — *Mme Louisette.* Il est, à mon avis, tout à fait de mauvais goût de changer la couleur de ses cheveux. Sans parler, que le teint souffre d'une transition aussi radicale et que vous courez le risque de lui enlever son ton en lui faisant subir un voisinage de couleur qui pourrait ne pas lui convenir — *Mère Anxieuse* Votre garçonnet devrait faire beaucoup d'exercises qui mettraient ses muscles en opération : haltères, calisthenie et gymnase. Vous devez veiller à la santé physique comme à la santé morale de votre fils.— *Pseudo-Musicienne.* Voici ce que je conseille : Les *sonates* de Mozart ; les *symphonies* de Beethoven ; les *Romances sans paroles* de Schumann N'avez-vous pas entendu parler du nouveau conservatoire que l'on vient d'ouvrir à l'Université McGill ? Allez donc vous en informer Peut-être y trouverez-vous votre affaire. — *Anti-féministe.* Vous savez ce que les Pères de l'Eglise ont dit de Sainte Thérèse : "Elle n'avait de supérieure à son génie que sa sainteté." Or, le génie implique la création d'œuvres. Oh ! ma chère, comme il est donc important de savoir bien ce dont on parle avant d'avancer quoi que ce soit.— *Sirius.* Vous revenez sur une question déjà vieille et que l'on a presque oubliée. Le Canada, devant le tribunal de l'Alaska, a tout perdu ou à peu près. L'Angleterre a acquiescé aux exigences des commissaires canadiens. Evidemment, de tous temps le droit du plus fort est toujours le meilleur.

Olivier le Daim.—Connaissez - vous cette très jolie légende du moyen-âge qui raconte l'histoire d'un pauvre baladin recueilli dans un couvent ? Il avait une grande tendresse pour la Vierge Marie et il se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour elle quand les moines, autour de lui, travaillaient tant et si bien : les uns composant de beaux chants, les autres créant des enluminures d'or aux missels ; d'autres encore, sculptant dans le bois et l'ivoire. Un jour, il croit avoir trouvé, et les moines le découvrent dans l'église, aux heures où le sanctuaire est le plus déserté, faisant des culbutes devant sa dame avec un entrain plein d'enthousiasme. Les moines scandalisés— eux qui ne pouvaient sonder ni les reins, ni les cœurs—allaient le chasser du temple quand ils virent la statue de la Vierge descendre de son piedestal et venir essuyer, d'un pan de son manteau bleu, le front de la Vierge. Et voilà comment, mon cher Olivier, on ne devrait juger des actions des gens que selon l'intention qu'ils y ont mise ? Comprenez-vous ?

Fidèle Abonné—Oui, je crois à l'hérédité. Je ne vois pas cependant ce que cela peut avoir d'effrayant, même dans les cas extrêmes. On ne doit pas nécessairement, parce que l'on a tel défaut d'un aïeul, croire qu'il nous portera à mal ainsi qu'il est arrivé à son ascendant Le milieu où l'on vit, l'éducation reçue, la connaissance même de son atavisme, tout cela et bien d'autres circonstances encore peuvent corriger ce qu'il y aurait de funeste dans les penchants héréditaires. Il n'y a donc pas lieu de se désoler d'une ressemblance morale peu enviable. Les ressemblances physiques assez curieusement entraînent les ressemblances morales. Ces dernières, par exemple, sont plus faciles à corriger ou à modifier que les premières.

Alph. B.—Donnez-moi de vos nouvelles dans votre nouveau pays, où tous mes vœux pour votre bonheur et votre prospérité vous ont devancé. Je regrette votre départ pour mon amie qui sera plus seule sans votre présence.

Laure-Laura. — Un bel homme ! Est-il possible que vous mettiez quelque valeur à la beauté parfaite d'un homme ? En somme, qu'est-ce que cela signifie ? Souvent un bel homme, je veux dire beau d'une correction classique, n'est qu'un vaniteux.

Tante Aurore.—Il est assez rare que les enfants soient portés à remarquer d'eux-mêmes les beautés de la nature. Ainsi, ce qu'un gamin voit dans le plaisir d'une villégiature, c'est surtout le privilège de courir et de s'amuser en liberté. Pourquoi ne pas aussi attirer son attention sur la beauté des paysages, l'éclat des différentes teintes de verdure, l'horizon incomparable que forment les montagnes ou la mer, le spectacle toujours nouveau des soleils couchants ? Quand vous aurez, de temps en temps, éveillé dans l'esprit de l'enfant son goût et sa curiosité des tableaux qu'offre la nature, il y reviendra de lui-même et en appréciera toutes les grandeurs. Il y a des enfants qui passent le temps de leur enfance, comme de petits animaux, sans rien comprendre à ce qui se passe autour d'eux. La faute en est aux parents. Aussi bien, lorsqu'on regarde une image avec un enfant, ne devrait on pas lui dire, en même temps qu'on lui explique le sujet qu'elle représente, la valeur artistique de l'œuvre, et lui apprendre à distinguer un vulgaire chromolitrographie d'une bonne estampe, ou un méchant dessin d'une délicate gravure. Tante Aurore, enseigner tout cela à votre petit neveu ; il

vous en sera reconnaissant quand il sera grand.

Mme R. Salt-Lake-City.—Reçu votre bonne lettre. C'était deux fois les vacances que de vous lire. Merci de vos excellents encouragements. Si tout le monde était comme vous, ce serait trop beau. Amitiés à la petite famille, à la minuscule Françoise surtout.

Robsam.—Oui, l'âme se nourrit très souvent de souvenirs. Elle en vit le plus souvent ; elle en meurt aussi quelque fois.

Justine B.—Mon séjour dans votre ville n'a pas été assez long pour me permettre de vous voir. Je vous en exprime mon vif regret. J'espère toutefois vous rencontrer dans le cours de l'automne.

Jeannot.—Léon Daudet qui vient de publier son nouveau roman : *La Déchéance*, est le fils d'Alphonse d'Audet, et non son frère comme vous le pensez. C'est encore Léon Daudet qui est l'auteur de *Suzanne*, *Les Morticoles*. Ernest Daudet est le frère de *Petit Chose*. J'ai eu le plaisir de le rencontrer Léon Daudet à Paris, chez Mme Juliette Adam.

Amarante.—Vous dites des bêtises, ma pauvre enfant.

Cordiales amitiés à *Cécile la Blanche*, *Olivette*, *Gaspard*, *Rosette* qui fera bien d'écrire Pointe-aux-Pics et non Pointe à Pic, si elle ne veut pas encourir les foudres de Laure Conan, *Fée*, *Saladin* et *Muscade*.

FRANCOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Un jeune homme peut-il aller loger chez la mère de sa fiancée dans une visite à la campagne où elle demeure ?

R.—Non. Mais ceci n'est point propos d'étiquette, plutôt propos de convenance.

D.—Un jeune homme doit-il toujours laisser gagner une philippine par la jeune fille avec laquelle il a partagé l'amande jumellée ?

R.—Ce serait plus galant.

—Des fleurs peuvent elles faire un cadeau convenable au rachat d'une philippine ?

R.—Non. Il est d'usage, en ce cas, de donner un souvenir de plus longue durée que des fleurs.

LADY ETIQUETTE.



Le Carnet Intéressant

Avocat, ah ! passons au deluge

Racine, (*les Plaideurs* ACTE III.)

L'INTIMÉ

............Avant la naissance du monde....

DANDIN (*baillant*)

Avocat, ah ! passons au déluge

L'INTIME

.....................Avant donc
La naissance du monde et la création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière,
Etait ensevelie au fond de la matière.

Nous connaissons un monsieur qui a l'habitude, lorsqu'il rencontre, au détour d'une rue, un de ses amis ou une personne qu'il a vue deux fois, de lui raconter la perte qu'il vient de faire de son chien ou de son parapluie, et, sous ce fallacieux prétexte, énumère les qualités du chien et du parapluie. L'ami veut fuir ; impossible ! il se sent retenu par le bouton de son paletot, et il est forcé d'écouter l'histoire du premier maître du chien, ou les infortunes de l'inventeur du nouveau système de parapluie.

Nous en connaissons personnellement trois ou quatre qui liront ces lignes et qui ne se reconnaîtront pas.

Baissez le rideau, la farce est jouée

C'était le mot de l'ancien théâtre latin, c'est aussi le mot attribué à Rabelais sur son lit de mort. Il rendit l'âme en éclatant de rire et en disant : *Baissez le rideau, la farce est jouée.*

Se prend aujourd'hui en mauvaise part, et se dit des hommes dont l'existence politique ou privée a été pernicieuse pour leur entourage.

Cela dépend, du reste, du point de vue auquel on se place pour l'apprécier.

Bas-Bleu

Il y a deux ou trois versions sur l'origine du mot *bas-bleu*, mais comme aucune d'elles ne nous satisfait, nous préférons la suivante.

Tout le monde sait que les lycéens portaient, de temps immémorial, de gros bas bleus. On regarde comme *bas-bleus*, les femmes qui oublient les charmes de leur sexe, et viennent faire concurrence aux écoliers, par leur pédantisme et leur bel esprit.

Ce rival de Labruyère, ce grand penseur qui s'est appelé Gavarni, a rendu immortel, dans une série de dessins, ce type du *bas bleu*.

Un de ces dessins, entr'autres, représente une femme penchée sur une table, écrivant à la lueur d'une chandelle fumeuse ; la chambre est dans un désordre inénarrable ; au dessous, ce quatrain :

Fermant à la clarté d'une céleste flamme
Les replis de mon cœur incessamment froissé
Je voulais te cacher les abîmes d'une âme
Où trop de rêves ont passé.

(GAVARNI.)

Se battre contre des moulins à vent

S'exalter contre des chimères, contre des choses qui n'existent pas.

Cette allusion, devenue célèbre, se trouve dans le fameux roman du *Don Quichotte* de Cervantes. Le cerveau exalté du chevalier de la Manche aperçoit partout des géants et des enchanteurs. Arrivé dans une plaine où se trouvent quelques moulins, Don Quichotte en voit plus de trente, qu'il prend pour des géants. Monté sur Rossinante, il s'élance contre eux la lance au poing, l'arme s'engage dans l'aile en mouvement d'un des moulins, et Don Quichotte, la lance et le cheval, sont envoyés à plus de vingt pas.

Les beaux yeux de ma cassette

Passage de l'Avare de Molière.

Harpagon a fini par personnifier sa casssette et à lui trouver des yeux comme à une personne naturelle.

Locution employée par les bibliomanes, les collectionneurs, les culotteurs de pipe, et en général par tous les gens qui éprouvent un sentiment de passion irréfléchi pour un objet quelconque.

On dit, les beaux yeux de ma bibliothèque, de mes faïences, les beaux yeux de ma pipe. On dit enfin : les beaux yeux de la cassette d'une fille riche qu'on veut épouser.

VIEUX CHERCHEUR.

Pourquoi l'on Meurt

LEGENDE PAPOUE

Au commencement, les hommes ne mouraient pas. Quand ils étaient devenus vieux, ils changeaient de peau comme les serpents. Avec une enveloppe nouvelle, ils retrouvaient la force et l'éclat de la jeunesse. Et leur vie, ainsi, s'éternisait.

En ces temps fabuleux, vivait au pays des Papous, dans la grande ile océanienne que nous appelons Nouvelle-Guinée, une femme, je ne dirai pas belle comme le jour, car elle avait la couleur brune d'une châtaigne bien mûre, mais belle comme une nuit étoilée, avec ses dents de nacre et ses yeux de diamant qui brillaient dans son visage sombre.

Elle s'appelait Daoudaï.

Les années succédant aux années, Daoudaï, après avoir vu s'épanouir sa beauté, l'avait vue se flétrir peu à peu. Son corps splendide s'était déformé, il avait passé du brun luisant et doré de la châtaigne au brun éteint de la terre; des mèches grises avaient remplacé les anneaux de sa chevelure crépue, et il manquait des dents à son sourire.

Ce n'était plus d'une allure souple et rapide qu'elle allait emplir sa jarre à la fontaine, chercher le bois à la forêt, ou ramasser sur la grève les coquillages et les holothuries; c'était d'un pas alourdi moins encore par le poids des ans que par la fatigue des durs travaux chaque jour accomplis à la case ou dans les champs.

Car en cessant d'être la créature d'amour, elle était devenue la pauvre bête de somme que l'on charge de tous les fardeaux, que l'on attelle à toutes les besognes et sur qui pleuvent les coups.

Mais Daoudaï ne s'en affligeait point, sachant qu'à l'heure marquée par le destin, elle se dépouillerait de sa vieillesse comme d'une triste guenille et renaîtrait à la vie joyeuse de ses quinze ans.

L'heure bénie arriva enfin.

Daoudaï fit sa toilette, releva ses cheveux en coiffure compliquée, frotta ses membres d'huile de palme, ceignit ses reins d'une tunique neuve en fibres de cocotier, orna son cou d'un collier de baies écarlates entremêlées de dents de kangourou, et attacha des bracelets semblables à ses poignets et à ses chevilles.

Ainsi parée, elle embrassa passionnément son dernier né, son Benjamin, un beau petit négrillon d'une dizaine d'années, aux yeux doux et au front têtu qui se cramponnait à elle, ne voulant point la laisser partir.

Elle lui échappa pourtant, sortit de sa case et s'éloigna rapidement du village, dont les toits de bambou, en forme de bateaux renversés, semblaient une flottille aérienne séchant ses flancs au soleil des tropiques.

Elle entra dans la forêt où, parmi les arbres géants, coulait le fleuve sacré dont les eaux opéraient la mue regénératrice.

Arrivée sur ses bords, elle ôta sa tunique, son collier, ses bracelets et les déposa soigneusement au pied d'un bananier.

L'onde passait en chantant, profonde, voluptueuse, attirante comme le mystère de la Vie.

Et la Vie, sur ses rives, triomphait: elle s'épanouissait en larges fleurs éclatantes qui jamais ne se fanaient, elle volait dans l'espace avec les oiseaux du Paradis, ces autres fleurs animées, elle frémissait dans l'herbe épaisse et bruissait dans les feuilles, elle bourdonnait avec les insectes, jacassait avec les perroquets, sifflait avec les serpents et s'élançait droit vers le ciel, victorieuse de la mort, avec les troncs lisses des eucalyptus.

Une dernière fois Daoudaï mira dans l'eau transparente son visage ridé, comme pour lui dire un éternel adieu.

Puis elle entra dans le fleuve et se mit à nager.

Ses membres amaigris et las se mouvaient avec lenteur. Mais elle les sentit bientôt devenir plus agiles; ses forces lui revenaient, son cœur battait plus vite, un sang généreux coulait dans ses veines; et, en même temps, il lui semblait qu'elle se dédoublait. Elle éprouvait ce que doit éprouver la chrysalide lorsque, éveillée à la vie, elle tressaille et sent craquer les murs de sa prison.

Un effort douloureux... Un grand déchirement... et, comme un papillon qui sort de son cocon, Daoudaï s'élança hors de sa livrée de misère et de laideur qui s'en alla, toute flasque, à la dérive.

Pendant quelques instants encore, Daoudaï demeura dans le fleuve, plongeant, replongeant, se jouant à la façon d'un jeune dauphin.

Puis sortant de l'onde, elle se mira de nouveau et vit qu'elle avait retrouvé ses boucles d'ébène, l'éclat de ses yeux et de son sourire, et ses tons dorés de châtaigne bien mûre.

Triomphante, elle remit sa tunique, son collier, ses bracelets et jeta un dernier regard sur le fleuve, cherchant des yeux sa dépouille lamentable. Elle la vit, accrochée à un pieu qui émergeait du courant, tel un épouvantail qu'on place au bout d'une perche pour écarter les moineaux.

Et les bras vides s'agitaient comme ceux d'un noir fantôme qui chercherait à étreindre la vie.

Ce spectacle lugubre et grotesque à la fois fit sourire Daoudaï, mais la laissa rêveuse.

Elle reprit en silence le chemin de son village, jouissant par avance de l'admiration qu'elle allait lire dans tous les yeux.

Le premier être humain qu'elle aperçut fut son fils bien-aimé qui jouait sur le seuil de sa maison, en attendant son retour.

Elle vola vers lui et voulut le prendre dans ses bras.

Mais le négrillon la repoussa et s'enfuit, en criant, au fond de la case.

"Eh quoi! dit-elle, subitement attristée, tu n'aimes plus ta mère?

—Maman! Elle est partie, fit l'enfant tout en larmes.

—Elle est revenue, c'est moi. Ne me reconnais-tu pas? murmura Daoudaï, dont le cœur se serrait.

—Non, tu n'es pas Maman, et tu ne lui ressembles pas du tout. Elle est vieille et tu es jeune; elle est laide et tu es belle. Et je l'aime parce que c'est Maman, sanglota l'enfant, et je ne t'aime parce ce que tu es une étrangère. Va-t-en."

Daoudaï sentit mourir toute sa joie et tout son orgueil. Que lui im-

portait d'être belle et jeune si son enfant chéri ne devait plus l'aimer!

Déespérée, elle retourna sur les bords du fleuve sacré. Le soir tombait; une voix plaintive d'oiseau nocturne gémissait dans le bois, le vent soupirait dans les roseaux et sur le fleuve pesait un brouillard de deuil.

A travers ce brouillard mélancolique, Daoudaï entrevit le fantôme de sa vieillesse qui lui faisait signe et l'appelait, de ses bras vides.

Elle nagea vers lui, et résignée, rentra dans sa dépouille de ruine et de misère, ensevelissant à jamais sa jeunesse et sa beauté dans ce noir linceul.

Et cette fois, quand elle revint, son enfant la reconnut et courut à elle pour l'embrasser sur ses vieilles joues ridées, où ruisselaient des larmes.

Pour ce baiser, elle avait renoncé à l'immortalité.

Et c'est depuis lors que les hommes ont commencé à mourir.

MARJOLAINE.

A travers les livres

Histoire de la Seigneurie de Lauzon, par J.-Edmond Roy, Docteur ès-lettres de l'Université Laval, membre de la Société Royale du Canada. En vente chez l'auteur, 9 rue Wolfe, Lévis.

Nommer l'auteur, c'est tout de suite annoncer les mérites de son œuvre. L'histoire du Canada devra beaucoup à M. J.-Edmond Roy pour sa collaboration constante et si puissamment documentée. J'avoue, pour ma part, lire toujours avec un grand intérêt toutes les informations que nous donne la plume si facile et si savante de M. Roy, car je sais qu'elles sont scrupuleusement vraies et qu'elles ont été puisées aux sources les plus autorisées. *L'Histoire de la Seigneurie de Lauzon* est donc un livre intéressant à parcourir à tous les points de vue. LE JOURNAL DE FRANÇOISE a eu d'ailleurs le plaisir d'en offrir quelque idée à ses lecteurs en publiant, comme primeur, dans le numéro de la Saint-Jean-Baptiste, des pages de ce volume alors en préparation. Le chapitre intitulé : *La vie que l'on menait il y a cent ans* a rappelé plus d'un souvenir agréable dans l'esprit de ses lecteurs. Remerciements et félicitations à l'auteur pour son magnifique volume,—le quatrième—de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon.*

* * *

M. Pierre-Georges Roy vient de publier deux ouvrages sur *La Famille Taché* et *La Famille Godefroy de Tonnancourt* qui offrent beaucoup d'intérêt non seulement pour les familles qui portent ces noms et toutes celles qui leur sont alliées, mais pour le public en général, désireux de se renseigner sur la généalogie canadienne. L'auteur de ces biographies consacre la meilleure partie de sa vie à ces recherches précieuses pour lesquelles nous ne saurions trop lui en savoir gré. C'est un véritable travail de bénédictin que celui entrepris par M. Pierre-Georges Roy, un travail dont nos annales patriotiques bénéficient en entier et qui lui mérite toute notre reconnaissance.

Je suis heureuse d'avoir cette occasion de dire au rédacteur du *Bulletin des Recherches Historiques* combien je prise ce journal pour les informations si précieuses dont il m'offre constamment la lecture.

FRANÇOISE.

Recettes Faciles

Les tomates étant classées aujourd'hui parmi les légumes les plus nourrissants et, à cette saison de l'année, étant en grande abondance, nous nous faisons un plaisir de donner différentes recettes sur la manière de les apprêter.

Tomates farcies.

6 tomates de moyenne grosseur.
3 tasses de pain rassis émietté.
1½ tasse de fromage râpé.
1½ cuillerée à bouche de beurre fondu.
1½ cuiller à thé de sel.
¼ de cuiller à thé de poivre.

Coupez le haut de chaque tomate et enlevez les graines. Mélangez tous les autres ingrédients. Remplissez les tomates, arrondissez le haut et faites cuire dans un four doux pendant vingt ou trente minutes, ou jusqu'à ce que les tomates soient tendres et le pain bruni.

Bœuf haché et tomates.

1 tasse de bœuf haché.
1½ tasse de jus de tomates passé au tamis.
4 ou 6 rôties.
1½ cuillerée à bouche de beurre.
1½ cuillerée à bouche de farine.
1 cuillerée à bouche d'oignon haché fin.
1 cuiller à thé de sel.
¼ de cuiller à thé de poivre.

Mettez le beurre dans une casserole, ajoutez les oignons et faites cuire jusqu'à ce que le mélange devienne d'un beau brun doré, mélangez avec la viande. Faites cuire, sans mélanger jusqu'à ce que le bord brunisse légèrement, retournez et faites cuire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de jus. Mettez dans une autre casserole le jus de tomates, le poivre et le sel, et retirez du feu au premier bouillon. Mélangez la farine avec la viande, jetez le tout dans le jus de tomates, mélangez et faites bouillir. Versez sur les rôties et servez chaud.

 PAGE DES ENFANTS 

Causerie

—

QUEL plaisir, quel doux repos donne un séjour de quelques semaines tout au bord de la mer !

Combien je me sentais heureuse lorsque à S..., de ma fenêtre grande ouverte, j'aspirais les brises salines de notre beau fleuve si largement étendu à cet endroit qu'on rêve d'immensité...

La surface, aujourd'hui si limpide, se changera demain en vagues tourmentées que l'écume parsèmera de franges blanches comme des cygnes Puis, ses flots bouillonnants viendront se briser terribles, mais impuissants contre la jetée où s'élève calme et digne la mignonne église du village, ce temple modeste qui toujours a su courber à ses pieds les eaux tumultueuses du Saint-Laurent. La façade toute simple est surmontée d'un clocher unique dont le fleuve, à ses courtes heures d'immobilité, vient réfléchir les primitifs contours.

L'intérieur en est ravissant. Quoi de plus gracieux, en effet, que ces murs tout blancs où s'espacent en images coloriées les quatorze stations du Chemin de la Croix, tandis qu'à la voûte se détachent dans un joli coup d'œil d'ensemble, des nombreux motifs blanc et or.

Lorsque aux grands jours, l'église a revêtu sa toilette de fête, que les décors et les lumières s'harmonisent gaiement, que le vénérable curé, agenouillé aux pieds des autels, semble implorer le Dieu du tabernacle de bénir ses ouailles, que l'encens, comme une autre prière, monte avec le chant simple et doux du rituel... l'adoration devient alors de l'anéantissement à qui sait croire, à qui sait aimer.

J'ai assisté, quelques jours après mon arrivée, à une cérémonie qui m'a profondément émue. C'était le baptême du premier enfant du médecin de la paroisse et, à cette occasion, tout le village était en liesse. Les plus beaux tapis de la Fabrique de S... s'étendaient à l'aise depuis l'entrée de l'église jusqu'aux fonts baptismaux, détail que j'aime à noter, car on me fit la remarque que ce déploiement n'était permis que dans les circonstances extra-solennelles.

Le parrain et la marraine, souriants et dignes, précédaient le bébé qui dormait à poings fermés jusqu'à ce que vint le prêtre qui devait faire couler sur son front l'eau régénératrice. Alors, comme s'il eut deviné que quelque chose de grand allait se passer dans sa petite âme, l'enfant ouvrit tout grands ses beaux yeux noirs et sembla surveiller avec intérêt la cérémonie de son admission dans le giron de notre commune mère : l'Eglise.

Le sel eut pour effet de l'enthousiasmer, mais quand l'eau purificatrice coula sur son front mignon, son zèle se refroidit sensiblement et le nouvel élu du ciel nous fit faire connaissance en ce moment avec une paire de poumons dont la solidité indéniable ne saurait être contestée.

Après la cérémonie, nous reprîmes, émus, le chemin de la demeure du nouveau chrétien dont le jeune père radieux nous fit les honneurs avec son affabilité ordinaire, tandis que l'heureuse maman pressait dans ses bras son cher petit ange qui avait maintenant repris son sommeil si doux et si paisible.

Quel bonheur, pensais-je, en sortant du temple saint de S... que nous soyons nés dans un pays chrétien, et quelles actions de grâce ne devons-nous pas à Dieu qui a conservé à notre belle Amérique son indépendance religieuse. Ne cessons de le remercier de cette grâce, petits amis, et demandons-lui qu'il nous garde longtemps cette prérogative sans laquelle un peuple ne saurait être ni longtemps prospère, ni solidement heureux.

Tante Ninette.

Jeux de Société

La pièce dans l'eau

Voici un jeu de société très amusant et qui constitue en même temps une intéressante expérience sur la pression atmosphérique, c'est-à dire sur la pression exercée par le poids de la colonne d'air qui entoure la terre. Versons un peu d'eau dans une assiette plate dans laquelle nous avons placé une pièce de monnaie. La pièce étant bien recouverte par l'eau, il s'agit de la retirer de l'assiette avec la main, mais sans se mouiller les doigts.

Voici comment vous arriverez à ce résultat, qui semble tout d'abord impossible. Prenez un verre à boire que vous tenez par son pied, allumez un morceau de papier que vous faites brûler un peu dans le verre, et retournez vivement le verre en le mettant dans l'assiette, à côté de la pièce de monnaie qu'il ne doit pas recouvrir. Vous voyez immédiatement l'eau de l'assiette monter dans le verre, comme par enchantement et vous pouvez facilement reprendre la pièce qui n'est plus recouverte par le liquide. L'ascension de l'eau dans le verre est due à ce que la chaleur du papier enflammé ayant dilaté l'air contenu dans le verre, et ce verre s'étant brusquement refroidi lorsque vous l'avez posé dans l'assiette, il s'est produit dans le verre un certain vide qui a permis à la pression de l'air de refouler l'eau à l'intérieur de ce verre.

Voici maintenant une façon plus élégante de chauffer l'intérieur du verre. Le morceau de papier enflammé est remplacé par une allumette-bougie piquée verticalement dans une boulette de mie de pain un peu aplatie ; on allume l'allumette, on pose dans l'eau de l'assiette la boulette qui la porte, et on coiffe l'allumette enflammée avec le verre. L'effet produit est immédiat, et l'eau monte dans le verre comme si elle y était amenée par une pompe aspirante.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

L'élégante voiture et le lourd camion.
Dans l'eau de la rivière habite ce [poisson.
Une héroïne de la Révolution.

Histoire du Canada

Quelle époque de l histoire du pays peut être appelée "temps héroïques" et pourquoi?

Le Cœur

Aux petits lecteurs de Tante Ninette

L'ENFANT

Pourquoi, dit-on que le cœur n'a pas d'âge?

LA MÈRE

C'est que le cœur, mon fils, n'est jamais sage.
Comme l'oiseau par l'espace tenté,
Affamé d'air, d'amour, de liberté,
Vers l'inconnu se dirigeant sans crainte,
Sans cesse, il cherche au vaste labyrinthe
De l'idéal, son objet favori,
Toujours déçu, blessé, jamais guéri,
Le cœur?... Parfois, c'est un adroit sophiste
Qui, dans l'erreur, obstinément persiste:
Haine, injustice, injures, trahisons,
Il trouve à tout subtiles raisons.
Prends garde, enfant, sa perfide logique
Renferme en elle une force magique.
Le cœur?...Ce maître ou plutôt ce tyran
Combien de fois en esclave se rend
Aux volontés d'un misérable idole!
Combien souvent à ses pieds il immole
De justes lois et de saintes fiertés,
Sans nul regret, comme des lâchetés,
Et dans sa soif de neuve jouissance
Brisé, à son tour, l'idole qu'il encense.
Mon fils! mon fils! veille bien sur ton cœur:
Qui le maîtrise est un puissant vainqueur.

L'ENFANT

Pour le dompter, dis-moi, que dois-je faire?

LA MÈRE

Aime ton Dieu, ton devoir et ta mère.
S'il t'arrivait, malgré tout, de tomber
Enfant, debout! pour ne plus succomber.

BELLA.

Montréal, août 1904.

Premier Bébé.—Qu'est-ce que tu es?

Second Bébé, très fier.—Moi, je suis un petit garçon. Et toi?

Premier Bébé, avec humilité.—Moi, je ne suis encore qu'une petite fille.

La Forêt.

Journal d'une petite fille de douze ans et demi.

NOUS y voici enfin dans notre chère maison de Fontainebleau. Nous sommes partis de Paris le matin à onze heures. Nous avons déjeuné dans le train; ce que nous nous sommes amusées, mes deux sœurs et moi: on a mangé tout le temps avec ses doigts! Il y avait bien des fourchettes; mais, ce n'est pas la peine de déjeuner dans le train comme chez soi dans la salle à manger!

Le menu, c'était, comme chaque année, une omelette dans un grand pain, du veau froid (naturellement), et du poulet, et des cerises—beaucoup de cerises: j'ai avalé dix noyaux, Jane six seulement; mais Toutou, elle est trop petite: elle croit encore que les noyaux, ça fait mourir... Et à une heure nous étions en gare de Fontainebleau,—quel bonheur!

Bonjours aux employés, qui nous reconnaissent; bonjours à la femme des journaux (toujours son gros vieux chat couché en boule); bonjours aux cochers des omnibus qui se précipitent: mais depuis dix ans nous sommes fidèles au même omnibus et au même cocher...

On monte grand'mère tout au fond, avec ses coussins; on hisse nos malles, avec des cordes, sur l'impériale; enfin nous trois, puis papa et maman, et les bonnes, nous nous empilons tous; maman compte les colis, vérifie si papa a toujours son sac, où il y a les clés et l'argent,—et fouette cocher! en route pour notre chère grande maison quittée depuis octobre dernier!

On descend l'avenue de la Gare, à grand fracas; nos trois nez collés aux vitres, nous reconnaissons chaque maison, chaque rue, chaque jardin;... bientôt les pavés, les terribles pavés qui nous cahotent, les pavés de la Rue Grande... et nous y voici, nous y voici: chez nous!...

Les fenêtres sont entr'ouvertes, le jardinier et sa femme sont dans le vestibule, qui nous attendent; mais rien ne peut nous retenir, mes sœurs et moi, et le cœur battant, comme des folles, nous nous précipitons dans le jardin.

Le jardin! qu'il est beau, frais, tout humide et odorant de la petite pluie de ce matin!... Pluie de Paris, qui faites de la boue,—pluie de Fontainebleau qui faites ouvrir mes pivoines sur la pelouse, petite pluie chérie!

Oh! mes pivoines: des roses, des rouges, des éclatantes, des toutes pâles, qu'elles sont belles!... Et nous courons toutes les trois, échevelées, découvrant mille choses nouvelles: des merveilles! Le petit figuier, au fond du jardin, le voici devenu un grand figuier cette année, tout couvert de petites figues bleues que nous dévorerons au mois d'août.

Et voici le massif des groseilles: Dieu! qu'il s'est étalé; il couvre tout le petit mur...

Les bordures de buis embaument... et le seringa, et les arbres!... le tilleul énorme sur la pelouse, les amourettes du gazon, et vous surtout, mes belles pivoines rouges ouvertes de ce matin,—que tout est joli, comme je suis contente!... Mais maman nous appelle de la maison, et nous nous mettons à courir pour la rejoindre!...

...Nous nous sommes levées à sept heures. Un soleil radieux, Dieu merci!

Notre grande chambre est toujours la même avec ses trois petits lits côte à côte, son armoire empire (est-ce empire?) mais surtout, toujours, les deux portraits, au mur, de cette vieille dame sévère, qui joue avec un lorgnon d'écaille, et de ce jeune monsieur en cravate blanche, qui nous regarde mettre nos bas, assises par terre,—avec un étonnement visible de ces trois petites diablesses en chemise et en catogan, qui habitent tout à coup la pièce où, hier encore, il était si paisible, avec la vieille dame au lorgnon, sa tranquille voisine...

(A suivre.)

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite et fin.*)

Ulrique approchait de l'église. Dans tous les petits champs étagés sur la lisière de la forêt, les foins fraîchement coupés embaumaient l'air de leur parfum pénétrant. Ulrique éprouvait une hâte indicible de franchir le seuil de la Maison de la Vierge. La trouverait-elle changée, comme il lui semblait que tout l'était dans le village? La route qui passait sous ses murs était si encaissée que, tout à l'heure, à travers le carreau de la diligence, elle n'avait pu, pour ainsi dire, rien voir. N'allait-elle pas trouver la chère maison en ruines ou tout au moins désolée après un abandon de tant de mois?

Un peu avant d'arriver à l'église, elle l'aperçut enfin nettement, cette pauvre Maison de la Vierge, et son cœur battit bien fort. Elle était bien changée la vieille demeure, mais en mieux, en beaucoup mieux même. Un beau mur de granit remplaçait celui qu'avait emporté l'inondation; les volets étaient fraîchement peints et ouverts. Evidemment la maison était habitée. Le nouveau curé, sans doute, l'avait affermée à quelque paroissien plus heureux que ceux qu'avait recrutés le Père Sepp.

La petite ruelle était bien la même, mais la barrière était neuve: elle n'était pas fermée. Ulrique la poussa doucement et pénétra dans l'enclos. Là, elle ralentit ses pas, émue comme si elle entrait dans un temple. Elle regarda. On n'y voyait plus trace du désastre; partout régnait l'ordre, un ordre heureux; les arbres arrachés par les eaux avaient été remplacés et les palissades remises en place.

L'émotion d'Ulrique croissait; elle n'avançait plus que pas à pas. Elle avait atteint le jardin alors, c'était exactement le sien, celui qu'avant l'orage, qui l'avait dévasté, elle soignait avec tant d'amour. Cela tenait du miracle et mit au cœur de la jeune fille une sensation de joie infinie. A mesure qu'elle avançait sur l'étroite allée sablée qui conduisait tout droit à l'hospitalière porte ouverte, les grands lis blancs, de chaque côté, semblaient la saluer avec leur raideur majestueuse et les roses s'incliner avec une coquetterie familière: c'était comme un muet concert qui chantait à l'enfant prodigue:

"Sois la bienvenue! sois... la bienvenue!"

Cette porte ouverte semblait l'inviter plus haut que tout le reste, si haut même qu'après être arrivée au bout de l'allée sablée, Ulrique entra sans hésitation, sans même se demander chez qui elle entrait ainsi.

Elle soupira d'aise en promenant son regard dans la salle déserte. Les tables, les chaises, tout était exactement comme elle l'avait laissé. Il n'y avait personne, mais cent indices prouvaient que la maison était habitée. Sur la tablette où elle avait coutume de mettre ses assiettes, il y avait une rangée de livres, mais qu'était-ce donc, là-bas, accroché à la patère derrière la porte? Un chapeau gris? Assurément, jamais les gens du village n'en avaient porté de pareils!... Et dans le coin? Une superbe canne à pêche!... Certes, celui qui habitait ici n'était pas un paysan, bien sûr!

Elle s'approcha de la table: posé sur le bord, un cigare fumait encore, et, à côté, un couteau de poche avec la lame ouverte. Mon Dieu! c'était singulier, il ne lui était pas inconnu ce couteau... Où donc l'avait-elle vu? Près de ce livre ouvert, cette feuille de papier avec quelques lignes déjà tracées, et, en haut, ce titre plus gros: *Lettres d'une Forêt de sapins.*. Que signifiait cela?

Son cœur battit violemment; il y avait ici quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Comme une peur étrange la saisissait. Elle voulait fuir... il lui fallait de l'air, de l'air, sans savoir, parce que son cœur se serrait, elle sentait qu'elle allait étouffer. Elle fit un pas, en chancelant, vers la porte, mais, à cette porte, une ombre parut, une silhouette d'homme se détacha sur la lueur d'or du couchant.

Cet homme et Ulrique se regardèrent l'espace de quatre secondes, interdits, muets, penchés l'un vers l'autre. Gilbert s'élança, les bras ouverts, mais, tout à coup, il dit d'une voix entrecoupée:

"Pourquoi êtes-vous revenue?... Pourquoi ces vêtements?... Qui vous a fait quitter l'Angleterre?... "

Ulrique tremblait si violemment qu'elle fut forcée de s'appuyer sur le dossier d'une chaise.

—Pouvais-je rester l'héritière,—répondit-elle d'une voix faible,—quand j'ai su que vous étiez vivant?

—Ah! je suis trahi! Elle a parlé! Et vous voulez, sans doute, me renvoyer à ma femme et à ma fortune? Jamais!...

Ulrique resta cramponnée au dossier de la chaise et les yeux fixés sur lui. Il ne savait donc pas?

L'expression de surprise de la jeune fille était si évidente que Gilbert s'écria:

—Que se passe-t-il?... Quelle nouvelle m'apportez-vous?

—Je vous apporte votre liberté,—dit-elle d'une voix étouffée.

—Ma femme...

—Morte!

—Morte!...

—Gilbert, si elle a péché, elle en a bien souffert. C'était un terrible lit de mort que celui près duquel j'ai veillé.

Gilbert ne l'écoutait pas; il s'était avancé d'un pas chancelant, il tremblait, et dans ses yeux brillait une lueur d'amour profond.

—Ulrique,—dit-il très bas, d'une voix creuse, vibrant d'une émotion mal contenue,—Ulrique... puisque je suis libre...

Elle était déjà contre sa poitrine et ses bras l'enlaçaient étroitement.

. . . .

Plus tard, ils étaient assis tous deux sur le banc près de la porte.

—Pourquoi vous êtes-vous fait passer pour mort?... Pourquoi m'avoir infligé cette longue torture?—demanda Ulrique.

—Je me suis bien trouvé dans l'incendie, mais occupant une loge, j'ai pu fuir parmi les premiers,—lui raconta Gilbert.—Mais pourquoi m'étais-je soustrait à la mort? Qu'avais-je encore à espérer de cette vie? Je me maudissais d'avoir perdu cette occasion de cesser de souffrir et je m'élançais pour me replonger dans la fournaise... quand quelqu'un me retint par le bras. Mon élan était brisé et je restai dehors, aidant au sauvetage sans m'épargner, je vous assure. Je sortis du théâtre, mes vêtements brûlés, la figure et les mains noircies, mais vivant, puisque la mort cherchée n'avait pas voulu de moi. La nuit était fort avancée. Sur la place, une foule affolée, des cris d'angoisse, des appels désespérés. Comme, encore suffoqué par l'âcre fumée et la chaleur du lieu d'horreur d'où je sortais, je m'arrêtais un moment pour respirer un peu d'air pur, je fus dévisagé au passage par deux individus qu'à leur allure particulière dans quelque nation européenne que ce soit, je reconnus pour des agents de police. L'un deux di-

sait: "Tu verras que nous ne le retrouverons pas. Se " sentant si près de se voir mettre la main au collet, il " a tout intérêt,—puisqu'il a eu la chance d'aller, au su " de tous, au Ring Theatre ce soir,— à se laisser passer " pour mort. Ce sera bien facile en raison de tous les " cadavres carbonisés qui seront méconnaissables. Un " fripon de son espèce est trop adroit pour " se laisser brûler vif et trop fin pour ne pas mettre " à profit cette circonstance." Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. Pourquoi, comme le peu recommandable personnage dont parlaient ces policiers, ne profiterais-je pas au moins pour quelque temps de ce sinistre? Sortir soudain de ma personnalité, rompre avec ce rang et cette fortune que votre exemple m'avait appris à dédaigner, essayer de m'oublier moi-même dans une autre vie, une vie à faire à mon gré, comme si je ressuscitais autre au sortir de la tombe. Je ne serais plus Sir Gilbert Nevyll, ma veuve n'existerait plus pour moi, ni moi pour elle, je serais libre, libre... et peut-être cette liberté étrange donnerait-elle à mon cœur la force de supporter la blessure saignante que mon impossible amour pour vous y avait faite. Ma résolution fut prise instantanément: je franchis la foule, sautai dans un fiacre qui me conduisit à la gare du Midi. L'argent pour payer mon voyage en Orient, que je portais sur moi en billets de banque, m'enlevait tout souci pécunière immédiat. Le lendemain, je débarquai à Trieste sous un faux nom avec l'intention de partir pour l'Amérique. M'étant attardé dans ce port, saisi par le plaisir de vivre ma vie d'inconnu, il se trouva qu'avant d'avoir pris mon passage sur un paquebot, je lus dans un journal l'annonce de la mort de mon neveu Ernest. J'en éprouvai une peine profonde, puis, tout à coup, je songeai que cette mort vous faisait, si j'eusse été réellement mort moi-même, héritière des biens des Nevyll. Cela m'affermit plus que jamais dans mon projet, et ce fut avec une joie sauvage que je m'y enfonçai. Il vous faudrait donc l'accepter cet argent maudit que vous vous étiez obstinée à me refuser avec tant de hauteur. Mais dès lors il ne devait plus être question de partir pour l'Amérique; je voulais, proche et inaperçu, jouir de la joie que vous procurerait cette fortune que j'imposais malgré vous à votre pauvreté dont la vue m'avait tant fait souffrir. C'est ce qui eut lieu. J'ai suivi d'abord pas à pas, à Paris, caché en un quartier retiré, vos atermoiements enfin, et avec quelle ivresse, votre prise de possession de Morton. J'étais à Paris quand M. Dunnet me cherchait à Vienne, et j'y étais encore quand je vous sus bien définitivement installée en Angleterre. Je vins alors ici reprendre la suite de votre œuvre modeste, vivre avec tous les adorables souvenirs que cette Maison de la Vierge éveillait en mon cœur toujours si plein de vous. Ici un grand calme s'est fait dans mon esprit, et comme j'allais voir la fin de mes ressources, j'eus l'idée d'ajouter au travail manuel, pour lequel je suis encore un pauvre écolier, un travail intellectuel et productif. Je me mis à écrire pour des revues et des journaux, et je n'ai jamais ressenti tant d'orgueil que le jour où je me vis en état de gagner ma modeste existence d'ermite villageois. Et ceci est votre œuvre, Ulrique... Mais vous ne m'avez rien dit de votre existence de riche héritière?

—Oh! laissez-moi l'oublier,—dit-elle en frissonnant, —j'ai été si malheureuse...et j'ai été si près de devenir mauvaise et indigne! Comme vous me disiez jadis: "C'est une triste histoire, n'en parlons pas."

Elle s'arrêta un moment.

—C'est une vieille femme qui m'a sauvée de la ruine morale, comme, ici, ce fut un vieux prêtre qui me sauva de la faim. La reverrai-je jamais pour la remercier? Si jamais je retourne en Angleterre...

—Oui, Ulrique, vous la reverrez; nous irons la trouver, vous et moi, nous la remercierons ensemble."

Elle s'était levée du banc et mise à cueillir des fleurs dans le massif voisin.

—Où allez-vous? demanda-t-il.

Elle lui montra ses mains pleines de lis et d'œillets.

—Porter ceci à celui que je ne puis plus remercier dans la vie. Gilbert, voulez-vous venir avec moi sur la tombe du Père Sepp?

MME DE LONGGARDE.

CHEZ LES VIEUX

—Qui est là?

Le petit bruit de loquet remué avait cessé derrière la porte. Le père Hamelin demanda:

—C'est vous, voisin Anselme?

La voix de la vieille Marthe sortit de l'ombre.

—C'est le vent... Ferme!

—J'avais cru entendre marcher. C'est bizarre.

Il regarda dans l'escalier. Quelqu'un ne descendait-il pas dans l'obscurité, silencieusement, du bout des pieds? Le père Hamelin cria encore: "Qui est là?" Personne ne répondit.

—Alors il revint prendre sa place au coin du feu.

—Je suis pourtant sûr qu'il y avait quelqu'un.

Les deux vieux vivaient solitaires, au fond de leur calme faubourg, dans le petit appartement qu'ils n'avaient pas quitté depuis trente ans. Ils restaient là, assis, les mains sur les genoux, dans ce recueillement des vieillards qui semble une constante prière, n'ayant rien à se dire et se comprenant tout de même... Leur fils, c'est à lui qu'ils pensaient, dans le grand silence du soir tombant, où tous les bruits de leur vie s'arrêtaient. Depuis qu'il s'était marié richement, sa femme l'avait éloigné de ses humbles parents. Maintenant, il était devenu un monsieur important, ayant de grandes affaires, de belles relations. Oui, oui, les vieux comprenaient qu'il ne vînt pas souvent dans leur lointain quartier... De temps en temps, une visite hâtive, pour leur apporter la pension qu'il leur servait, toujours très affairé, très pressé... "Désolé de ne pas pouvoir rester plus longtemps; s'il y a quelque chose de nouveau, faites-le moi savoir..." Il n'y avait jamais rien de nouveau.

* * *

Cette fois, la porte s'ouvrait. Un coup de vent entra dans la pièce. Quelqu'un s'avançant dans l'ombre se heurta à la table. Une voix dit:

—Bonsoir!

Le père Hamelin se leva, tout pâle.

—Ah! mon Dieu!... mais c'est Léopold!

La figure du fils apparut, toute rouge. Le reflet des braises sans doute...

—Eh! oui, c'est moi. Je viens vous apporter la pension. Elle ne tombe que dans quelques jours. Mais ça ne fait rien.

Longuement, soigneusement, il comptait l'argent sur la table...

—Deux cent quinze... deux cent vingt... Tenez, voyez je crois bien que votre compte y est...

—Oui, oui, petit, ça va bien... Tu es un brave enfant pour deux pauvres vieux comme nous.

Ils le regardaient, l'œil humide. Et c'était risible et touchant de voir ces deux vieillards contemplant avec tendresse ce gros homme à barbe déjà grise, couvert d'une pelisse à col de fourrures, et l'appelant: "Petit", comme autrefois, quand il rentrait de l'école, avec sa faim ramassée au grand air, dans les rues.

—Depuis qu'on ne t'avait pas vu, pourtant!... Et là-bas, chez toi, tout ça va comme vous voulez?

Mais la grand'mère demandait:

—Et notre Gabrielle?

Léopold Hamelin sentit approcher le moment difficile. Il sortit un cigare pour occuper ses doigts.

—Alors elle va bien, la petite?

Elle y revenait toujours, la vieille Marthe. On aurait dit qu'elle sentait que le mal était là.

—Eh! eh! Pas si petite!...

Une allumette flamba. Léopold alluma son cigare.

—Pas si petite... La preuve, c'est que nous la marions dans un mois.

—Gabrielle!...

Ils ne pouvaient pas s'imaginer qu'elle fût déjà une grande fille. Depuis si longtemps qu'ils ne l'avaient pas vue!... Jadis elle venait parfois, fillette aux mollets nus, aux menottes brunes tripotant tout, tirant les moustaches de grand-père, fourrant les lunettes de grand'mère au bout de son nez rose, puis petite demoiselle, accompagnée de son institutrice anglaise, déjà un peu pincée, un peu fiérote ne touchant plus à rien... Rares et courtes visites qui laissaient pour longtemps dans l'antique logis l'éclaircie de leur joli passage, des souvenirs de mots, de gestes, que les vieux se rappelaient longuement pendant leurs heures solitaires... Et quand on vint leur annoncer qu'elle allait se marier, ils restèrent un moment sans rien dire, la tête tremblotante, comme pour répondre: "Ce n'est pas possible!... non non..."

—Et avec qui la mariez-vous?

C'était le beau moment. Léopold voulut lâcher son effet, en coups de théâtre. Il les regarda tous les deux, un sourire d'orgueil dans sa barbe.

—Avec le comte d'Oberkampf.

Comme ça, en pleine poitrine.

Et il attendit, pour juger du coup.

Eh bien! non. Les vieux ne tressaillirent pas. Ça n'avait pas porté. Léopold vexé, se disait:

—Ils ne comprennent pas.

Et il pensait à la figure rayonnante de sa femme, à la manière dont elle prononçait: "M. le comte, à pleine voix, comme si elle ouvrait largement les deux battants d'une porte.

—Le comte?... Le comte?... Comment l'appelles-tu?

—Maurice d'Oberkampf.

—D'Oberkampf... oui... oui...

Un silence.

—Eh! eh! dit le père Hamelin, ça doit être un blanc, celui-là. J'aurais mieux aimé un des nôtres... Enfin! Qu'il la rende heureuse! C'est tout ce qu'on lui demande... n'est-ce pas? ma vieille Marthe. Nous serons tout de même contents d'accompagner notre petite fille le jour de son mariage.

Sur sa chaise, Marthe pleurait, avec l'attendrissement facile des vieillards. Des larmes roulaient tout le long de ses rides. Elle essuyait ses joues avec son tablier.

Léopold tortillait son cigare. Il avait peur de ce qu'il allait faire. Un sentiment de révolte lui vint contre sa femme qui l'avait chargé de l'odieuse mission. Un moment, il voulut partir comme ça, sans avoir parlé. Il songea: "Tant pis!... Elle dira ce qu'elle voudra." Cela le prenait parfois, ces sursauts de dignité indépendante. Mais toujours la crainte de l'autre lui venait, la vision de ces traits hautains et durs, l'autorité de cette femme orgueilleuse qui le dominait, qui entraînait sa volonté comme une barque perdue dans le courant d'un fleuve. Alors il ne se sentait plus la force de la lutte. Sa faiblesse de caractère l'emportait fatalement, irrésistiblement...

—Ecoutez... Je voulais vous dire...

Il attendit un moment, pour les préparer.

—Quoi, petit? Qu'est-ce qu'il y a?

—Nous avons tenu à vous annoncer immédiatement le prochain mariage de Gabrielle... Mais... Ce sera bien loin pour vous de venir à l'église... Il nous semble...

Il s'arrêta, bredouilla une minute, puis tout à coup:

—C'est très fatigant, ces journées de noce.

Il dit cela lestement, content d'avoir trouvé.

Le père Hamelin le regardait. Il commençait à comprendre. Il dit à sa femme:

—Allume la lampe. On n'y voit plus du tout.

Marthe se leva, alla prendre la lampe dans la pièce à côté. Les deux hommes restèrent seuls

—Tu comprends... Il y aura beaucoup de monde... une cohue... Vous ne vous amuseriez pas là-dedans... Nous avons pensé...

Le père Hamelin l'interrompit brusquement, en coup de cravache. Il était debout, blême.

—Ecoute, Léopold, quelqu'un est venu tout à l'heure jusqu'à la porte, puis s'est sauvé, comme un voleur... Est-ce que ce n'était pas toi?

—Mais non, mon père.

—C'était toi. Tu mens!

—Mais, mon père, je t'assure...

—Tu mens. Je te dis que c'était toi.

Le vieux s'était raidi. Sa haute taille se redressait dans l'ombre.

—C'était toi, envoyé par ta femme pour commettre un acte abominable... pour renier tes père et mère... Car c'est un reniement, ce que tu viens de faire là... Et tu avais eu encore un reste de pudeur. Tu n'osais pas entrer... Voilà pourquoi tu te sauvais dans la nuit... Léopold!

Le doigt levé, il montrait au mur une vieille peinture, un ancien tableau de famille, représentant un aïeul en tenue d'officier des chasseurs de la garde. Depuis cinquante ans, ce tableau était accroché là.

—Tiens! En voilà un qui t'a vu naître. Il t'a vu tout petit, comme ça, quand je te portais dans mes bras... Il t'a vu malade. Il a tout vu, tout ce qui s'est passé dans la maison... Maintenant, il te voit aussi, et il doit se dire: "On aurait bien pu me détruire plus tôt." Et tout ça, vois-tu, tout ça, c'est ta femme qui en est cause. Elle est mauvaise. Mais toi... ah! non, mon fils, je n'aurais jamais cru ça de toi.

Il ramassa vivement les billets laissés sur la table.

—Tiens, emporte ton argent! Ça me brûle les doigts. Et je n'en veux plus, entends-tu bien, je ne veux plus un sou.

La vieille Marthe rentra, la lampe à la main. Sur son bras elle portait une robe pliée, sentant le camphre de l'armoire. Elle posa la lampe sur le bord de la table, toute joyeuse.

—Regarde, Léopold, je viens de sortir ma robe de soie grise. Penses-tu que ça suffira pour la noce?

Le père Hamelin s'approcha d'elle, très calme. Il lui dit:

—Tu as eu tort de sortir ta robe... Elle ne te servira pas.

—Comment! Je ne la mettrai pas?

La vieille Marthe s'exclama;

—Et la noce de Gabrielle!...

Le père Hamelin posa la main sur son épaule, et très doucement, d'une voix ferme et grave:

—Tais-toi, femme... Nous n'irons pas!

Jean Madeline.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons. Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau. Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Étranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

Semez et vous récolterez

La Société de Crédit Hebdomadaire Limitée

PROSPÉRITÉ — SÉCURITÉ

Capital Autorisé, $10,000.00

Fondée en 1902, Incorporée par le Gouvernement du Canada, Ottawa, le 23 Octobre 1903.

Siège Social et Bureaux d'Administration

107 rue St-Jacques

Chambre No. 16.
Tel. Main 675.

MONTREAL

Vend au détail : DIAMANTS, BIJOUX et OEUVRES D'ART, Toutes autres informations données gratuitement.

ANTIKOR LAURENCE

PLUS de CORS aux PIEDS !

25¢

ANTIKOR-LAURENCE

Cure sure et sans douleur des cors inoffensive et garantie

EN VENTE PARTOUT *Franco par la poste sur réception du prix* 25¢.

A.J. LAURENCE Ph[ien] Coin St DENIS-Ontario Montreal

VIN MARIANI

Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

VIN MARIANI — COCA DU PEROU

Lowrence A. Wilson Co., Limited
Montréal

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

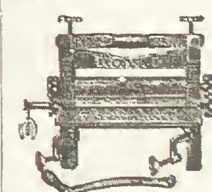
PLISSE SOLEIL pour JUPE PROMENADE Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s'v. p., vous adresser à la

Featherbone Novelry Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks
Carré PHILIPPE

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis $2.50
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis 50 cts.
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé la pièce 25 cts.
Tordeurs, Moulins à Laver Seaux Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert





Perruque Courte Frisée pour - - $12

Pour les personnes relevant de maladie. Fabriquée avec des cheveux de première qualité, sur un canevas perfectionné, donnant une ventilation parfaite et pesant environ 1¼ once. Très élégante, dans toutes les nuances et ne perdant jamais ses ondulations. Les commandes par la malle sont soigneusement exécutées. Envoyez votre adresse et vous recevrez des explications complètes sur la manière de donner votre mesure.

J. PALMER & SON, 1745 Rue NOTRE-DAME MONTREAL